

Pierre fut foudroyé ; il alla en chancelant jusqu'à son secrétaire, y prit de l'argent, et sortit. D'informations en informations il arriva le soir à un bureau de diligences. Le matin même une jeune femme qu'il reconnut à son signalement, était partie pour Lyon. Il partit aussitôt pour Lyon, et depuis plusieurs jours il y cherchait Marie, lorsqu'un matin il se trouva face à face avec elle. Elle donnait le bras à un fort bel homme. Marie rougit légèrement et salua Pierre :

J'éprouve, lui dit-elle, le plus vif plaisir à vous rencontrer, monsieur Pierre : depuis que je suis chez ma tante, je n'ai pas vu figure que je connaisse, et les amis de mon père sont, veuillez le croire, plus encore pour moi que des connaissances ; aussi, si les affaires qui vous ont amené doivent vous retenir encore quelques jours, j'oserai vous prier d'assister à mon mariage, il se fait demain . . .

Votre mariage ! fit brusquement Pierre.

Oui, mon mariage, reprit Marie, arrêté depuis un an avec mon cousin que voici. Viendrez-vous ?

J'y serai, répartit Pierre, et il la salua.

Voilà un homme singulier, s'écria Georges, le cavalier de Marie, lorsque Pierre leur eût tourné le dos :

Il a eu de grands chagrins, dit Marie, et vraiment, bien que je l'ai prié, je désirerais presque qu'il ne vînt pas . . .

Pierre, arrivé à un détour de la rue qu'il avait parcourue fort rapidement, se retourna, et regarda Marie jusqu'à ce qu'il l'eût perdue de vue. Tout le reste du jour il sembla ivre. Le lendemain il se rendit à l'église, la noce y était ; la jeune femme, impassible, polie, le présenta à son mari, à sa tante, à tout le monde, comme un ami de son père. Pâle comme la statue du Commanneur, Pierre ne pouvait que saluer sans parler ; il croyait rêver ou assister à une infernale comédie. Le prêtre célébra la messe ; et, lorsqu'elle fut finie, Pierre suivit la foule machinalement.

On monta en voiture. Il fut placé dans celle de Marie. Il ne cessait de la regarder avec des yeux hagards. La jeune femme commençait à être embarrassée ; elle sentait son sang-froid l'abandonner.

Et Jacques, dit-elle après une question à laquelle son ancien amant n'avait pas répondu, et Jacques, qu'est-il devenu ?

A ce mot de Jacques, Pierre avait enfoncé la portière de la voiture, et il était déjà à son hôtel que les nouveaux mariés n'étaient pas revenus de leur surprise. Une chaise de poste, dans laquelle il s'alta, l'emporta ventre à terre vers Paris.

IV

Mon Dieu ! disait Pierre en galopant sur la route, je n'arriverai jamais à temps. Postillon ! plus vite, plus vite . . . je double, je triple les guides . . . Il sera mort ! . . . Jacques mort de faim . . . tué par moi ! . . . Mon Dieu, mon Dieu ! . . . cette femme me laissera seul sur la terre avec mes remords . . . Non, c'est impossible . . . Oh ! non, Jacques n'est pas mort, non . . . Mais depuis neuf jours ! neuf jours ! . . . lui vieux . . . Oh ! ces neuf jours auront brisé toute sa vie . . . Postillon, brûle le pavé . . .

Ce fut en vain, Pierre arriva trop tard. Jacques était mort dans les angoisses de la faim. Pierre le trouva sur le plancher froid et raide, mort cependant depuis douze heures au plus. Pierre ne poussa qu'un long soupir. Il avait reçu, en entrant chez lui, une lettre timbrée d'Italie, qui portait un cachet noir. Il l'ouvrit d'une main ferme ; cette lettre lui apprenait le suicide de son protecteur Adolphe N . . . Il la lut deux fois, puis tomba évanoui. Je fus appelé. Lorsqu'il revint à lui, il était fou ! Je le plaçai dans une maison de santé : je réalisai la petite fortune qu'il avait acquise par son travail. Quelques lueurs de raison ayant reparu, il se retira dans le bourg où nous tous sommes rencontrés une dernière fois.

Il y a peu de temps, cet homme est mort entre mes bras, me laissant, à trente ans, un corps plus usé que ne l'est le mien à soixante et onze.